

Gesellschaften Sociétés en
im Umbau construction
Identitäten, Konflikte, Identités, conflits,
Differenzen différences

Hauptreferate Conférences générales
des Kongresses der du congrès des
schweizerischen Sciences sociales
Sozialwissenschaften suisses
Bern 1995 Bern 1995

Herausgegeben von
Sous la direction de

Claudia Honegger
Jürg M. Gabriel
René Hirsig
Joanna Pfaff-Czarnecka
Edo Pogli

Zürich:

Seismo
Quisio

1996

Adolescences, violences, sociétés :
perspectives interculturelles¹

Pierre R. Dasen

Introduction

Dans cet article, j'examine les conditions sociales et les pratiques de socialisation liées à l'apparition de comportements violents² dans l'adolescence et la jeunesse, et ceci selon trois points de vue :

1) L'approche hologéistique, c. à. d. l'étude comparative de l'ensemble des sociétés humaines telles qu'elles ont été décrites par les ethnologues dans le passé; 2) Les descriptions de l'adolescence dans certains cas illustratifs de sociétés actuelles marquées par un changement social rapide; 3) Les analogies entre ces observations et la socialisation pour la violence dans les sociétés occidentales actuelles.

Ces réflexions proviennent d'une lecture sélective de la littérature, surtout en anthropologie culturelle et en psychologie interculturelle, sur l'adolescence et la jeunesse, en prenant comme problématique les conditions sociales qui favorisent ou non un passage harmonieux entre l'enfance et l'âge adulte (Dasen, sous presse).

L'approche hologéistique

En comparant les observations dans un grand nombre de sociétés autant que possible indépendantes les unes des autres, nous pouvons non seulement documenter la variabilité d'un phénomène, mais essayer de dégager des corrélations entre un comportement (comme la violence) et les conditions

¹ Je remercie mes collègues Samir Basta, Néa Kipré, Pierre Marc, Marshall Segall et Jean Tano pour leurs commentaires sur une version antérieure de ce texte, et la Fondation J. Jacobs pour le financement de cette recherche.

² J'entends par comportements violents tous les actes qui portent atteinte à l'intégrité physique d'une autre personne ou de soi-même ; cela peut aller de la simple bagarre au meurtre ; en anglais, on utilise plus souvent le terme «aggression».

sociales dans lesquelles il se produit, ou les antécédents dans les pratiques de socialisation. Je trouve utile de placer les observations ethnologiques dans une perspective globale, malgré les divers problèmes liés à cette méthode (Segall, 1989).

Dans une étude portant sur un échantillon de 186 sociétés, Schlegel et Barry (1991) rapportent que l'adolescence est un stade social observable dans toutes les sociétés, même si elle prend des formes très différentes, suivi, si l'entrée dans le monde des adultes est retardée, d'un stade de jeunesse dans 25% des sociétés pour les garçons et dans 20% pour les filles. Contrairement à un stéréotype courant, il ne s'agit pas généralement d'une période de crise, même si, partout, il y a des tensions qui proviennent de tâches développementales importantes à accomplir pendant cette période. Une forme ou une autre de comportement antisocial³ est attendue à l'adolescence (c.à.d. considérée comme normale, même si on la réprouve) dans 44% des sociétés pour les garçons et 18% pour les filles, mais un comportement violent n'est attendu que dans 13% des sociétés pour les garçons et 3% pour les filles. Encore s'agit-il d'une violence relativement restreinte (qui n'entraîne jamais la mort).

On peut conclure de ces premières données, que le comportement violent à l'adolescence est loin d'être universel; il est, en fait, tout à fait exceptionnel. Cela contredit d'emblée toute théorie qui verrait la violence comme inscrite dans les gènes et donc inévitable (cf. Le manifeste de Séville, 1986). Il y a, sans doute, un fondement biologique à la violence, mais qui est modulé par la culture. Si la violence existe dans toutes les sociétés, ces dernières ont aussi toutes cherché des moyens de la contrôler (Segall, Ember, & Ember, in press).

Schlegel et Barry comparent les sociétés où un comportement violent est considéré comme normal chez les garçons adolescents à celles qui s'attendent à son absence (ou s'attendent à d'autres formes de comportement antisocial, comme le vol). Ces sociétés sont caractérisées par des pratiques éducatives plutôt sévères⁴ et une socialisation au contrôle de soi ("self-restraint"); elles

³ Dans cette étude, les auteurs ont bien entendu défini le comportement antisocial comme une violation des normes locales, qui diffèrent beaucoup d'une société à l'autre. Cette partie de leur étude porte sur un échantillon plus restreint de 63 sociétés pour lesquelles les informations pertinentes étaient disponibles. L'absence d'informations sur le comportement antisocial à l'adolescence dans les autres ethnographies est en soi une indication du peu d'importance de ce phénomène.

⁴ A noter que la recherche en psychologie et en sciences de l'éducation nous a montré depuis longtemps que la punition était non seulement inefficace, mais a comme effet pervers de perpétuer le comportement puni, ce que montre par exemple l'étude de Marc et Rovero (1993).

n'encouragent ni la confiance en autrui, ni à la conformité, et favorisent la compétition entre pairs plutôt que la coopération. Dans ces sociétés, il y a souvent la nécessité de faire des choix professionnels pendant l'adolescence; par ailleurs un comportement antisocial ou déviant y est relativement fréquent chez les hommes adultes (et sert donc de modèle à imiter).

Schlegel et Barry concluent que, de façon générale, l'agressivité est particulièrement réduite si les adolescents sont en contact fréquent avec des adultes, comme c'est le cas quand la structure familiale comprend plusieurs générations et de nombreux adultes autres que les parents. La famille nucléaire semble inciter à l'agressivité, particulièrement pour les filles. Pour les garçons, il y a une corrélation entre l'agressivité à l'adolescence et le manque de contact avec le père pendant l'enfance.

Cette conclusion rejoint celle d'autres études utilisant également une approche hologéistique, celles de B. Whiting (1965) et J. Whiting (1990) sur la "protest masculinity", et celle de Segall (1988; Segall & Knaak, 1989) sur le "machisme compensatoire": Dans les sociétés où il y a absence (réelle ou symbolique) du père dans l'éducation des jeunes garçons, ceux-ci développeraient une identité féminine.⁵ A l'adolescence, dans les sociétés où il existe une grande différence de rôles selon le sexe et où les hommes tiennent le pouvoir, le garçon doit alors passer à une identité masculine pour être accepté comme adulte. Les rites de passage à l'adolescence auraient justement cette fonction, mais dans les sociétés où il n'y a pas de cérémonie d'initiation, les adolescents sont amenés à exagérer les comportements masculins, p. ex. sous la forme de comportements violents. En d'autres termes, la délinquance juvénile serait une sorte d'auto-initiation.

Un autre phénomène est la socialisation pour la violence. Quand la violence est acceptée, ou du moins fréquente, dans le monde adulte, elle devient un modèle acceptable, ou du moins implicite, pour les enfants. La violence peut être prônée dans le système de valeurs, et institutionnalisée⁶. La guerre, et la préparation à la guerre, en sont des exemples. Comme le font remarquer

⁵ Selon ces théories, la proximité physique et psychique entre la mère et le jeune garçon (enfants qui sont portés sur le corps, qui dorment avec la mère, etc.) contribuerait à cette identité féminine problématique: selon l'étude de Schlegel et Barry, le comportement violent pendant l'adolescence serait au contraire lié à une séparation, ou des liens peu affectueux entre la mère et le petit enfant. Il n'est pas clair s'il s'agit là d'une contradiction réelle ou seulement apparente, liée par exemple à la distinction entre adolescence et jeunesse.

⁶ Segall, Ember et Ember (in press) relèvent l'effet pervers de la peine de mort, violence éditée: celle-ci n'empêcherait pas, mais au contraire encouragerait la criminalité.

Segall, Ember et Ember (in press), Erasme avait déjà émis en 1514 l'hypothèse que la légitimation de la violence par l'Etat que représente la guerre pouvait conduire à un accroissement de la violence civile. La recherche a amplement vérifié cette hypothèse : "More war is clearly associated with more 'crime' (...), in the ethnographic record just as in recent history" (Segall et al., in press). Ces auteurs relèvent aussi que, de façon générale, différentes formes de violence sont liées : par exemple, les recherches holoculturelles montrent que les sociétés qui font plus la guerre pratiquent également plus de sports violents.

La violence peut aussi être institutionnalisée dans les groupes de pairs. Deux faits intéressants sont à relever dans l'étude de Schlegel et Barry : 1) Le comportement antisocial est plus fréquent quand l'adolescence représente une coupure nette avec l'enfance, quand les adolescents se distinguent clairement des adultes par leur allure, et quand il existe un groupe de pairs qui a un nom. 2) Le comportement antisocial est plus fréquent quand ces groupes de pairs comportent des activités militaires (ce qui confirme les études déjà mentionnées) ou des activités religieuses (ce qui est peut-être plus surprenant).

Certaines sociétés comportent des groupes d'âge où le jeune homme est initié comme guerrier, et où la violence est fortement valorisée. Mayer et Mayer (1990), par exemple, montrent comment les groupes d'âge chez les Xhosa ruraux du Transkei et Ciskei continuent à socialiser pour la violence, longtemps après la "pacification". Selon les études holoculturelles, le recours fréquent à la guerre semble lié à une « peur de la nature », c. à. d. à l'imprévisibilité des ressources (Segall, Ember & Ember, in press). On peut néanmoins se demander si cette conclusion peut s'étendre aux sociétés actuelles, parmi lesquelles celles qui instituent une socialisation pour la violence et pour la guerre ne sont pas nécessairement celles qui manquent de ressources.

Études ethnologiques, psychologiques et en sciences de l'éducation

L'ambiguïté qui persiste sur la pertinence des résultats des études holoculturelles quand celles-ci sont étendues aux sociétés actuelles, nous amène à considérer quelques études de diverses sciences sociales portant sur l'adolescence dans différents contextes culturels actuels. La place me manque pour en citer plus que quelques exemples illustratifs. Ce qui m'a frappé lors de mes lectures d'une grande partie de cette littérature, c'est à quel point les problèmes de l'adolescence dans leur ensemble, et la violence en particulier, sont directement liés à un changement social trop rapide. Par contre « là où une

société réussit, malgré le changement social inévitable, à maintenir une identité culturelle forte, et à sauvegarder certaines valeurs, comme la solidarité familiale, les problèmes sont moindres » (Dasen, sous presse).

Condon (1987; 1990) par exemple a étudié une petite communauté Inuit dans le Nord canadien, entre 1978 et 1988; il décrit l'apparition de la violence (souvent liée à l'alcool) sous l'influence de l'acculturation, en particulier les effets pervers de la scolarisation dans des internats hors de la communauté, et surtout de la télévision, introduite en 1980.

Une autre étude où l'accroissement significatif de la violence a été observée dans une étude longitudinale est celle d'une équipe de psychiatres et psychologues en Côte d'Ivoire (Deiafosse, Fourasté, & Gbobouo, 1993). Là aussi, les changements sociaux rapides, surtout dans les grandes villes, sont mis en cause : « Les variables analysées font ressortir une *mal-adaptation* de jeunes pris en étau entre les exigences du milieu traditionnel et les demandes prégnantes de l'occidentalisation » (pp. 157-8). Si ces auteurs attribuent les problèmes à des facteurs économiques et socio-politiques, d'autres chercheurs psychologiques ivoiriens évoquent plutôt les effets de l'acculturation sur l'instabilité de la famille et les pratiques éducatives. Bassitché (1991) décrit des familles urbaines qui valorisent considérablement le succès scolaire, mais ne répondent pas aux besoins affectifs des enfants.

Koudou (1993) s'appuie sur les travaux de Malewska-Peyre (1990) sur « l'identité négative » des migrants maghrébins en France⁷, et les transpose aux pratiques éducatives parentales. Contrairement aux travaux de Malewska-Peyre, où l'identité négative des migrants vient d'un rejet de la société majoritaire, il s'agit ici d'un rejet individuel dans la famille. En interrogeant les parents de mineurs inadaptés sociaux, il constate que ceux-ci ont une image dévalorisante de leurs enfants, et les rejettent. L'auteur parle en particulier de l'absence ou de la carence du père dans l'intégration sociale de l'enfant, ce qui rejoint les travaux mentionnés plus haut.

Les travaux sur l'augmentation de la violence dans les pays pauvres, en particulier dans les centres urbains rendus gigantesques par l'exode rural, sont si nombreux qu'il m'est impossible d'en faire état ici. Je ne prendrai donc qu'un seul exemple, celui de Trinidad. Deux mémoires en sciences de l'éducation soutenus à la University of West Indies (Lee, 1991; McIntosh, 1990) décrivent une augmentation récente, mais massive de la violence, aussi bien dans la société en général qu'à l'école. Les auteurs critiquent la création

⁷ De nombreuses recherches lient la délinquance juvénile à un manque de respect de soi ("self-esteem"). Il s'agit là d'une autre théorie d'apprentissage social de la violence, qui mériterait un examen plus approfondi.

d'établissements scolaires trop grands et impersonnels, comprenant entre 1'500 et 1'900 élèves, et un système scolaire très sélectif, qui produit une «psychologie de l'échec», en particulier un manque de respect de soi. Une consultation nationale sur la violence à l'école, menée en 1989, a également identifié des variables familiales : foyers instables et changements fréquents des figures parentales, négligence dans l'éducation familiale, mais aussi une pression trop forte des parents vers le succès scolaire⁸.

Parmi d'autres facteurs, les auteurs relèvent également des difficultés économiques (en particulier le manque de postes de travail correspondant à la formation), et la télévision qui s'approvisionne de films nord-américains, souvent violents. Le style de vie montré par les médias jouit d'un grand prestige, ce qui augmente la frustration par rapport au niveau d'aspiration, et l'impact de la violence comme valeur exemplaire. Lee conclut : "What is needed, is incremental changes towards recognizing students (all students) as participating members of society is their own right; rather than as appendages, pariahs, or victims." (p. 48) On retrouve ici une des idées clés de nombreux travaux sur l'adolescence (cf. Dasen, sous presse), l'importance d'accepter les jeunes comme membres à part entière dans la société.

La socialisation pour la violence dans les sociétés occidentales

Le lecteur aura sans doute trouvé de nombreuses analogies entre ce qui a été décrit jusque là et l'analyse que Heitmeyer (1992)⁹ fait de la «désintégration» comme cause première de la violence dans la jeunesse allemande. Ainsi, la violence n'est pas une caractéristique personnelle, n'est pas un trait de caractère, mais le résultat d'une interaction avec des conditions et situations sociales : „Gewalt [ist] als Ausdruck sozialer Prozesse zu fassen, in denen strukturelle Bedingungen und individuellen Handeln zusammenwirken. (...) Gewalt ist ein interaktives Produkt" (p. 77).

A cause du changement social rapide, il y a, selon Heitmeyer : 1) une perte de relations sociales; 2) une perte de la participation dans les institutions; 3)

* Il y a sans doute un équilibre à trouver entre un manque de soutien et de motivation pour le travail scolaire, et une sur-valorisation de la compétition et du succès scolaire. On retrouve cette problématique dans la controverse qui entoure les comparaisons entre l'école aux Etats-Unis et en Asie (en particulier Japon et Taiwan) ; cf. p. ex. Ho (1994) et Stevenson (1994).

⁹ Ce texte de Heitmeyer a servi de base commune au module dont cet article fait partie.

une perte de l'accord sur des normes et des valeurs communes, bref, une perte de l'appartenance culturelle. L'individualisation¹⁰ est marquée à la fois par une liberté de choix plus grande et par la nécessité de faire face à des tâches développementales toujours plus complexes, ceci en l'absence de contrôle social. Heitmeyer s'en prend également à la dynamique familiale, à l'absence ou à l'abandon des parents, aux pratiques éducatives inconsistantes, au divorce, aux familles tellement restreintes que l'enfant n'a plus de socialisation par un frère ou une sœur. C'est bien de cette façon que nos collègues de Côte d'Ivoire, par exemple, décrivent l'acculturation sinon la désintégration de la société et de la famille ivoiriennes (Bassitché, 1991).

Heitmeyer parle aussi du morcellement du temps et de l'espace dans le rythme de vie; cela fait penser à la description que Sinha (1988) fait de l'impact de l'acculturation sur la socialisation familiale en Inde, ou, nous dit-il, dans tout contexte où règne l'imprévisible; on peut penser que c'est le cas encore plus en Inde qu'en Allemagne. Une des grandes questions qui se pose est comment effectuer la globalisation en évitant les effets pervers de l'occidentalisation.

Heitmeyer (1992, p. 82) insiste sur la violence comme modèle de comportement, la violence «normale», quotidienne, banalisée :

Es entsteht die subjektiv sinnhafte Begründung aus der Wahrnehmung, dass Gewalt alltäglich ist und von daher die Handlungsweisen von Jugendlichen nicht als besonders auffällig und problematisch zu gelten haben, sondern im Gegenteil nur eine ganz normale Anpassung an dominierende Verhaltensweisen darstellen, so z. B. bei Quartiers-Cliquen.

Parmi les institutions qui fournissent cette légitimité à la violence, Heitmeyer (1992, p. 77) évoque aussi les médias, qui transmettent le message „dass sich Gewalt lohnt“ (que le crime paye !).

C'est sur cette socialisation pour la violence que j'aimerais insister pour terminer. Celle-ci n'est pas l'apanage des sociétés à classes d'âge qui forment leurs jeunes à se battre contre les tribus voisines, et à leur voler femmes et bétail. Elle est aussi le fait de notre société dite civilisée, qui institue la violence dans ses pratiques de socialisation, à l'armée, bien entendu, mais parfois aussi à l'école (Balegamire-Bazilashé, 1994; Marc & Rovero, 1993; communication

¹⁰ Dans les pays où l'école est une importation qui date de l'époque coloniale, un de ses effets les plus marquants est de favoriser l'individualisation. De nombreux travaux en psychologie interculturelle portent actuellement sur la dimension «individualisme-collectivisme» (cf. p. ex. Kim, Triandis, Kagitçibasi, Choi, & Yoon, 1994).

de Walter Herzog dans ce module), ou encore dans certains aspects de la vie politique comme le droit d'asile (Caloz-Tschopp, Clevenot, & Tschopp, 1994).

En Suisse on commence à s'en inquiéter, et la thématique est inscrite dans le plan d'exécution du programme national de recherche sur la violence qui vient d'être lancé: Mais nulle part, me semble-t-il, la thématique n'est aussi envahissante qu'aux États-Unis. Il suffit d'y passer quelques semaines pour voir à quel point toute la société s'apprête à accepter la violence comme la norme quotidienne. Les riches s'en protègent en s'enfermant dans des ghettos dorés. Les écoles installent des détecteurs de métal, mais on rend les armes aux élèves après les cours. Les parents apprennent aux enfants à se méfier de tout le monde, à ne pas ouvrir la porte de la maison à une personne inconnue, à ne pas saluer un passant: on socialise pour la méfiance. Une virée familiale au supermarché ne se fait plus sans plan de bataille: il faut prévoir qui portera les sacs jusqu'à la voiture pour ne pas se faire agresser en route ni se faire voler les clés. Les «nouvelles» à la télévision sont composées surtout des divers crimes commis dans le voisinage, ou encore, quand il s'agit d'un personnage sportif célèbre, reflètent au jour le jour la comédie ridicule qu'est devenue une «justice» de classe.

De tout cela, on se plaint amèrement, aux États-Unis, et il ne se passe pas un jour sans un débat télévisé à ce sujet. Mais, politiquement, rien ne change. Les intérêts commerciaux sont trop forts pour interdire la vente d'armes, ou pour éliminer la banalisation de la violence à la télévision. On voit là la faiblesse de l'impact des sciences sociales. Depuis plus de 20 ans, les recherches, aussi bien expérimentales que corrélationnelles et longitudinales, ont démontré, sans doute aucun, l'impact de la violence à la télévision sur les comportements violents (p. ex. Geen, 1983; Paik, 1994, cités dans Segall, et al., in press). Rien n'y fait, les résultats des recherches restent sans impact sur les décisions politiques.

Si j'ai rapporté ici ces observations anecdotiques, ce n'est pas par anti-américanisme primaire, mais bien parce que j'ai été sincèrement effrayé, lors d'un récent séjour aux États-Unis, de la tournure que prenait la société américaine. Heitmeyer semble nous dire que la société allemande prend le même chemin. Et la France, avec ses banlieues «hors-la-loi»? Et demain, la Suisse? Ne serait-il pas temps de tenir compte, dans les décisions politiques concernant notre société, de ce que les sciences sociales peuvent nous apprendre?

Bibliographie

- Balegamire-Bazilashé, J. (1994). Education, développement et violence culturelle. In P. Avanzino, J. Balegamire-Bazilashé, M.-J. Monsch, & P. Marc (Eds.), *Regards sur la violence humaine et scolaire* (pp. 25-39). Neuchâtel: Univ. de Neuchâtel, Sciences de l'éducation (Vous avez dit... pédagogie, no. 32).
- Bassiche, A. (1991). L'évolution des relations familiales comme indicateur du changement social en Côte d'Ivoire. *Cahiers de Sociologie Économique et Culturelle* (16), 67-83.
- Caloz-Tschopp, M.-C., Clevenot, A., & Tschopp, M.-P. (Eds.). (1994). *Asile, violence, exclusion en Europe. Histoire, analyse, perspective*. Genève: Cahiers de la Section des Sciences de l'Éducation.
- Condon, R. G. (1987). *Inuit youths: Growth and change in the Canadian Arctic*. New Brunswick, NJ: Rutgers University Press.
- Condon, R. G. (1990). The rise of adolescence: social change and life stage dilemmas in the Central Canadian Arctic. *Human Organization*, 49, 266-279.
- Dasen, P. R. (sous presse). Représentations sociales de l'adolescence: une perspective interculturelle. In B. Bril, P. R. Dasen, B. Krewer, & C. Sabatier (Eds.), *Ethnothéories parentales et représentations de l'enfant et de l'adolescent: une perspective culturelle comparative*. Paris: L'Harmattan.
- Delafosse, R. J. C., Fourasté, R. F., & Gbobou, R. (1993). Entre hier et demain: protocole d'étude des difficultés d'identité dans une population de jeunes ivoiriens. In F. Tanon & G. Vermes (Eds.), *L'individu et ses cultures* (pp. 156-164). Paris: L'Harmattan.
- Geen, R. G. (1983). Aggression and television violence. In R. G. Geen & E. I. Donnerstein (Eds.), *Aggression: Theoretical and empirical reviews. Vol. 2, Issues in research* (pp. 103-125). New York: Academic Press.
- Heitmeyer, W. (1992). Soziale Desintegration und Gewalt - Lebenswelten und -perspektiven von Jugendlichen. *DVJJ-Journal*, 1-2(138), 76-84.
- Ho, D. Y. F. (1994). Cognitive socialization in Confucian heritage cultures. In P. Greenfield & R. Cocking (Eds.), *Cross-cultural roots of minority child development* (pp. 285-313). Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum.
- Kim, U., Triandis, H. C., Kagitçibasi, Ç., Choi, S.-C., & Yoon, G. (Eds.). (1994). *Individualism and collectivism. Theory, method, and applications*. Thousand Oaks, CA: Sage.
- Koudou, O. (1993). Pratiques éducatives parentales et identité négative chez les adolescents inadaptés sociaux en Côte d'Ivoire. *Revue Internationale de Criminologie et de Police Technique*(3), 345-358.

- Le manifeste de Séville (1986). *Courrier de l'UNESCO*, 1993, 46(Fév.), 40.
- Lee, D.-A. (1991). *Violence among youth in society*. Dip. ed. dissertation, University of the West Indies, St. Augustine, Trinidad.
- Malewska-Peyre, H. (1990). Le processus de dévalorisation de l'identité et les stratégies identitaires. In C. Camilleri, J. Kastersztein, E. M. Lipiansky, H. Malewska-Peyre, I. Taboada-Leonetti, & A. Vasquez, *Stratégies identitaires* (pp. 111-142). Paris : PUF.
- Marc, P., & Rovero, P. (1993). *Violence familiale, scolaire et sociale : une histoire ordinaire*. Neuchâtel : Université de Neuchâtel, Sciences de l'éducation. (Vous avez dit ... pédagogie, no. 28)
- Mayer, P., & Mayer, I. (1990). A dangerous age: from boy to young man in Red Xhosa youth organisations. In P. Spencer (Ed.), *Anthropology and the riddle of the Sphinx. Paradoxes of change in the life course* (pp. 35-44). London: Routledge.
- McIntosh, G. (1990). *Deviant behavior among adolescents in the Senior Comprehensive School*. Dip. ed. dissertation, University of the West Indies, St. Augustine, Trinidad.
- Paik, H. (1994). The effects of television violence on antisocial behavior: A meta-analysis. *Communication Research*, 21, 516-546.
- Schlegel, A., & Barry III, H. (1991). *Adolescence: An anthropological enquiry*. New York: Free Press (Macmillan).
- Segall, M. (1988). Psychocultural antecedents of male aggression: some implications involving gender, parenting, and adolescence. In P. R. Dasen, J. W. Berry, & N. Sartorius (Eds.), *Health and cross-cultural psychology: Towards applications* (pp. 71-92). Newbury Park, CA: Sage.
- Segall, M. H. (1989). Le système HRAF (Human Relations Area Files) au service de la psychologie interculturelle. In J. Retschitzki, M. Bossel-Lagos, & P. R. Dasen (Eds.), *La recherche interculturelle*, vol. 1 (pp. 271-279). Paris : L'Harmattan.
- Segall, M. H., Ember, C. R., & Ember, M. (in press). Aggression, crime, and warfare. In J. W. Berry, M. H. Segall, & C. Kagitçibasi (Eds.), *Handbook of cross-cultural psychology, second edition. Vol. 3, Social psychology*. Boston: Allyn & Bacon.
- Segall, M. H., & Knaak, F. (1989). Une théorie du machisme compensatoire. In ARIC (Eds.), *Socialisations et cultures* (pp. 357-358). Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- Sinha, D. (1988). The family scenario in a developing country and its implications for mental health: the case of India. In P. R. Dasen, J. W. Berry, & N. Sartorius (Eds.), *Health and cross-cultural psychology: towards applications* (pp. 48-70). Newbury Park, CA: Sage.
- Stevenson, H. (1994). Moving away from stereotypes and preconceptions: Students and their education in East Asia and the United States. In P. Greenfield & R. Cocking (Eds.), *Cross-cultural roots of minority child development* (pp. 315-322). Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum.
- Whiting, B. B. (1965). Sex identity conflict and physical violence: A comparative study. *American Anthropologist*, 67, 123-140.
- Whiting, J. W. M. (1990). Adolescent rituals and identity conflicts. In J. W. Stigter, R. A. Shweder, & G. Herdt (Eds.), *Cultural psychology* (pp. 357-365). Cambridge: Cambridge University Press.